Découvrir l'Éthiopie

Omo River, *le fleuve des origines*

Avec sa concentration inégalée d'ethnies restées totalement isolées jusqu'à une époque récente, la vallée de l'Omo demeure un sanctuaire anthropologique exceptionnel.

Après de nombreux voyages terrestres dans cette fascinante partie de l'Éthiopie, nous avons choisi de partir à la découverte des peuples de l'Omo par la rivière qui a donné son nom à la région. C'est une façon unique de rencontrer les populations les plus isolées. Certains villages près de la rivière ne sont jamais visités, en particulier ceux de la rive Ouest dont l'accès est barré par le cours d'eau. Au moment de nos voyages, aucun pont ne permettait de les atteindre. L'Omo n'est pas, à proprement parler, un couloir de circulation. Les dangers du fleuve sont trop nombreux et rares sont ceux qui s'aventurent sur ses rapides. Les bateaux à moteur y sont inexistants et doivent être apportés d'Addis. Les rares pirogues que l'on y voit sont celles de pêcheurs solitaires, sortis pour se nourrir des ressources du fleuve. Par ailleurs, circuler sur cet axe et être ainsi à découvert est toujours un risque dans une zone où les conflits ethniques sont légion et les populations armées jusqu'aux dents.

Des ethnies restées isolées, des hommes fiers et violents. Dans ces zones tribales du Sud-Ouest éthiopien, les hommes sont fiers et violents, vêtus encore parfois de peaux d'animaux ou pas vêtus du tout. Leurs villages sont constitués de huttes de branchages, souvent sommaires. Des enclos de ronces protègent leurs animaux, leurs biens les plus précieux, objets de toutes les convoitises. Le feu crépite dans chaque hutte. Les villageois l'emportent encore parfois avec eux, quand ils prennent la route.

Ici, les combats entre ethnies ont toujours été fratricides. Les hommes se livrent à des luttes séculaires pour le territoire, les pâturages ou le bétail. Ils mesurent toujours leur courage au nombre de morts infligés à l'ennemi, scarifient leur torse de leurs sanglants exploits […].

Ce n'est donc pas sans une certaine appréhension que nous découvrons enfin le long ruban boueux qui va guider notre expédition durant les jours à venir. Pour entreprendre cette aventureuse exploration, nous traînons derrière notre véhicule un Zodiac depuis Addis. Trois jours de mauvaises pistes, de plus en plus incertaines. Aux abords de la rivière, plus aucun chemin. Nous dépassons quelques greniers à grains, laissant supposer que la zone est pourtant fréquentée, mais aucune hutte aux alentours ne semble le confirmer. Encore une frange de forêt primaire à franchir, des buissons, de hautes herbes, et l'Omo est là, en contrebas, agité par de nombreux courants et finalement assez large à l'endroit où nous l'abordons.

Il n'est plus temps de s'inquiéter des risques d'un voyage longuement préparé. Nous ne pouvons plus faire marche arrière. Nous voilà seuls désormais, en autonomie complète, avec notre petite équipe logistique, le capitaine de notre Zodiac et son aide de camp. Notre chauffeur nous attendra prudemment sur la terre ferme et nous rejoindra plus au sud dans quelques jours.

Un soleil de plomb écrase cette mi-journée. Sur l'eau, nous allons devoir faire avec, durant les jours à venir, sans grand moyen de s'en protéger. Et ce ne sera pas le seul des désagréments. Dans cette contrée torride, la rivière attire des insectes dévastateurs, des mouches tsé-tsé qui déciment les troupeaux et transmettent aux hommes la maladie du sommeil et des moustiques qui propagent le paludisme. Il faudra donc rester couverts dans cette fournaise. Nous savons aussi, hélas, que nous ne devrons attendre aucun soulagement de la rivière. Il serait imprudent de tenter de se rafraîchir dans les eaux boueuses du cours d'eau. La bilharziose est présente dans toute la partie basse de l'Omo, sans compter les très nombreux prédateurs aux puissantes mâchoires dont la rencontre impromptue aurait des effets bien plus radicaux encore.

C'est peut-être eux que nous redoutons le plus. Tous les soirs, en essayant de s'inventer un bivouac sur les rives sablonneuses du cours d'eau, nous savons qu'il faudra négocier notre territoire nocturne avec cette faune hostile. Nous devrons tenter de déloger ces immenses reptiles qui abandonneront à regret les joncs où ils se prélassaient pour se laisser glisser dans l'eau opaque du cours d'eau.

Nous allons descendre l'Omo en direction du lac Turkana où la rivière finit sa course. Nous avons choisi d'en explorer les deux cents derniers kilomètres et de réaliser un parcours de reconnaissance sur cette portion méconnue de la rivière. En navigant ainsi au fil des méandres et en abordant des villages inaccessibles par voie terrestre, particulièrement ceux de la rive Ouest, nous partons remonter le temps et espérons des rencontres avec des populations isolées, au mode de vie préservé.

Nous naviguerons dans la partie méridionale de l'Omo. La nature y est tout aussi intacte que dans la partie nord de l'Omo mais plus compatible avec le mode de vie pastoral des peuples de la basse vallée. C'est donc là que l'on trouve les ethnies les plus anciennes du grand Rift africain, avec leur lèvre fendue de grands plateaux d'argiles, leurs coiffures élaborées,

leurs savantes peintures corporelles ou leurs impressionnantes scarifications. […]

Nous allons découvrir une nature intacte, au plus profond d'une Éthiopie inconnue et première. Chaque courbe de la rivière révèle de nouvelles merveilles, chaque détour est un enchantement. Partout en bordure de l'eau, des hérons Goliath aux tons pastel, longs échassiers au plumage ardoise, guettent de leur œil perçant la moindre manifestation d'une vie aquatique. Ils déploient leurs ailes puissantes à notre passage et viennent se poser un peu plus loin, dans un rebond de plumes. Posté sur une haute branche, un pygargue vocifère surveille son territoire. Le majestueux aigle pêcheur est à l'affût de quelque tilapia ou poisson-chat dont regorge l'Omo. Ici, nous affolons une famille de colobes au long pelage noir et blanc qui paressait dans les branchages. Le petit groupe se met alors à danser entre les arbres.

Car tout ici est spectacle : bergeronnettes, tourterelles masquées, hérons squacco, la diversité aviaire est infinie. Mais les oiseaux ne sont pas les seuls à habiter les lieux, des babouins, des varans, des servals se laissent aussi surprendre dans leurs ablutions ou leur chasse.

Au fil de la rivière, quand des bulles font surface, c'est qu'un des innombrables crocodiles de l'Omo a décidé de se soustraire à nos regards et de disparaître dans l'eau limoneuse. De loin, on ne sait jamais vraiment si on a affaire à leurs ancestrales écailles affleurant l'eau ou à l'un de ces nombreux bois morts que charrie l'Omo, poursuivant inlassablement son travail de sape.

Parfois, aux petites heures du matin, des troupeaux entiers de zébus ou de chèvres viennent s'abreuver dans un soulèvement de poussière. C'est sans doute que les hommes et leurs villages ne sont pas loin. On distingue alors, dans une trouée de lumière, un pasteur qui accompagne son bétail et en profite pour une toilette matinale. Même si son salut est amical, la silhouette de la kalachnikov qui ne le quitte jamais rappelle que la basse vallée de l'Omo est une terre tribale où les conflits sont légion. Les troupeaux font l'objet de razzias régulières et occasionnent des conflits sanglants. Depuis toujours, ils sont ici la seule mesure de la richesse des hommes. […]

La poussière a gagné toute la région. Même si nous passons nos journées sur l'eau, nous nous retrouvons étrangement couverts, en quelques instants, de ces minuscules particules de la terre du grand Rift. Depuis le milieu de la rivière, on en voit les nuages bruns flotter d'une rive à l'autre. Elle s'insinue dans tous nos textiles, pénètre nos sacs les mieux fermés, nos couchages, nos tentes. C'est sans doute que cette année, les pluies n'ont pas été assez abondantes. Le sol est sec, la rivière trop basse.

Il y a trois ans au contraire, l'Omo était en crue et ses soudaines inondations avaient touché beaucoup de villages. Il avait fallu venir en aide aux habitants, surpris par la montée des eaux, plus bas, dans le delta du fleuve.

Mais la poussière de l'Omo, ce sont aussi ces miettes de peuples dispersés sur ses berges, comme autant de fragments de notre humanité première. Peuples en sursis, plus que quelques centaines de Muguji, à peine trois ou quatre mille Kara, quelques petits groupes de Mursi ou de Bodi.

Ils sont ennemis souvent, ruminant des rancœurs ancestrales contre leurs voisins, mais reliés plus que jamais, pour le meilleur et pour le pire, par ce ruban d'ocre et de boue, sans lequel la vie dans la région aurait sûrement disparu.

Vers la fin programmée des ethnies de l'Omo ?
Mais les temps changent vite et de très sérieuses menaces pèsent sur ces peuples premiers qui pourraient voir, en ce début de troisième millénaire, leur fin programmée. Des voies d'accès s'ouvrent dans le sud de l'Éthiopie où routes et ponts voient le jour, à grand renfort de capitaux étrangers et de logistique chinoise, rompant l'isolement de ces groupes qui vivaient jusqu'alors repliés sur eux-mêmes. La confrontation avec nos technologies est brutale. En amont de l'Omo, cinq barrages hydrauliques vont réguler définitivement les crues de la rivière, alors que l'économie des populations locales dépend des cultures de décrue. On parle de 200 000 personnes impactées qui ne pourraient simplement plus se nourrir. Parallèlement, le gouvernement éthiopien a commencé à réquisitionner les terres des tribus pour réaliser, le long de l'Omo, des plantations intensives de canne à sucre, de palmiers à huile ou de coton. Plusieurs centaines de milliers d'hectares ont ainsi été cédés à des compagnies éthiopiennes ou étrangères et les ethnies se sont vu expulser des terres qu'elles occupaient. Le déplacement de groupes entiers a commencé et des lieux de regroupement ont vu le jour. Très récemment, la découverte d'hydrocarbures au sud de l'Omo a fini de bouleverser totalement la région.

Le peu de cas que l'on fait de ces peuples racines ne date pas d'aujourd'hui. Déjà, avec la création de fermes d'État et du parc national de l'Omo, les Mursi s'étaient vu interdire de faire paître leurs animaux dans des zones qu'ils considéraient comme les leurs. Plus bas dans le Rift, l'histoire des Massai chassés des réserves animalières n'avait fait que préfigurer ce qui se passerait plus tard, au delà de leur frontière. Il semble désormais certain que les enjeux économiques puissent anéantir en quelques années des cultures millénaires. Dans ce combat bien inégal, on ne voit pas comment les ethnies de l'Omo auraient le dernier mot.

Texte et photos Patricia Ondina

En naviguant ainsi au fil des méandres et en abordant des villages inaccessibles par voie terrestre, nous partons remonter le temps

Festival des Globe-trotters

Patricia Ondina et Jean-Jacques Abrial présentent leur documentaire
***Omo River, le crépuscule d'un fleuve** (Éthiopie)*
à 11 h 30 le dimanche 27 septembre dans l'amphithéâtre

Sur le web

www.terredocs.com

En savoir plus

Texte extrait du livre
"Omo River, le fleuve des origines"
de Patricia Ondina
Éd. TerreDocs